

# Lausanne, le 25 février 1882

Autor(en): **Barbier, Auguste**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 8

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186907>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
 six mois . . . 2 fr. 50  
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin  
 MONNET, rue Pépiuet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en  
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —  
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**PRIX DES ANNONCES :**  
 La ligne ou son espace, 15 c.  
 —  
 Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne, le 25 février 1882.

Tous nos journaux ont parlé de la mort du poète satyrique, Auguste Barbier ; mais aucun n'a donné quelque fragment de ses *Iambes* qui eurent à l'origine un si grand retentissement. Il faut citer entr'autres la *Curée*, pièce de vers inspirée par le délire héroïque et la fièvre d'enthousiasme qui suivirent la révolution de juillet 1830. Ce morceau, signé d'un nom inconnu la veille, était d'une énergie si délirante, d'une telle verve, que le lendemain son auteur devint illustre. C'était une satire contre la meute des solliciteurs du nouveau pouvoir, contre ces *faquins sans courage*, qui s'étaient cachés pendant le combat, *suant la peur*, tandis que la *grande populace se ruait à l'immortalité*, et qui maintenant se disputaient les guenilles du pouvoir vaincu.

Le poète les comparait à la meute des chiens qui se précipitent sur la proie, lorsque le cor a sonné la curée, et qui la déchirent avec une avidité sale et féroce. La sensation fut immense, et les hommes de cette génération n'ont pas oublié l'effet que produisirent cet accent nouveau, cette vigueur satirique, cette indignation virile, ces trivialités pittoresques, ces images qui semblaient un reflet de la flamme du combat, toute cette poésie, enfin, si différente des productions des deux grandes écoles classique et romantique, qui divisaient la littérature. En quelques heures, le jeune poète devint célèbre et son nom comme ses vers vola dans toutes les bouches.

Voici quelques-uns des passages les plus saillants du morceau dont nous parlons :

Mais, ô honte ! Paris, si beau dans sa colère,  
 Paris, si plein de majesté,  
 Dans ce jour de tempête où le vent populaire  
 Déracina la royauté,  
 Paris, si magnifique avec ses funérailles,  
 Ses débris d'hommes, ses tombeaux,  
 Ses chemins délavés et ses pans de murailles,  
 Troués comme de vieux drapeaux ;  
 Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,  
 Dont le monde entier est jaloux,  
 Que les peuples émus appellent tous la sainte,  
 Et qu'ils ne nomment qu'à genoux.  
 Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,  
 Un égout sordide et boueux,  
 Où mille noirs courants de limon et d'ordure  
 Viennent traîner leurs flots honteux ;

Un taudis regorgeant de faquins sans courage,  
 D'effrontés coureurs de salons,  
 Qui vont de porte en porte et d'étage en étage  
 Gueusant quelque bout de galons ;  
 Une halle cynique aux clameurs insolentes,  
 Où chacun cherche à déchirer  
 Un misérable coin de guenilles sanglantes  
 Du pouvoir qui vient d'expirer.

Ainsi, quand, désertant sa bauge solitaire,  
 Le sanglier, frappé de mort,  
 Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,  
 Et sous le soleil qui le mord ;  
 Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,  
 Ne bougeant plus en ses liens,  
 Il meurt, et que la trompe a sonné la curée.  
 A toute la meute des chiens,  
 Toute la meute, alors, comme une vague immense,  
 Bondit ; alors chaque matin  
 Hurle en signe de joie, et prépare d'avance  
 Ses larges crocs pour le festin ;  
 Et puis vient la cohue, et les abois féroces  
 Roulent de vallons en vallons ;  
 Chiens courants et limiers, et dogues, et molosses,  
 Tout s'élançe, et tout crie : allons !  
 Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,  
 Allons, allons ! les chiens sont rois !  
 Le cadavre est à nous ; payons-nous notre peine,  
 Nos coups de dents et nos abois.  
 Allons ! nous n'avons plus de valet qui nous fouaille  
 Et qui se pend à notre cou :  
 Du sang chaud, de la chair, allons faisons ripaille,  
 Et gorgeons-nous tout notre soûl !  
 Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,  
 Fouillent ses flancs à plein museau,  
 Et de l'ongle et des dents, travaillant sans relâche,  
 Car chacun en veut un morceau ;  
 Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne  
 Avec un os demi-rongé,  
 Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,  
 Jalouse et le poil allongé,  
 Il lui montre sa gueule encore rouge, et qui grogne,  
 Son os dans les dents arrêté,  
 Et lui crie, en jetant son quartier de charogne,  
 « Voici ma part de royauté ! »

AUGUSTE BARBIER.

AOÛT 1830.

### Comment les dames doivent se coiffer.

Mesdames, vous ne lisez guère le *Figaro*, ou très rarement, du moins. Il publie cependant, par ci, par là, des articles qui vous intéresseraient vivement ; aussi c'est à votre intention que nous lui empruntons quelques passages d'un article très judicieux, qui a pour titre : *La coiffure des femmes*.

« Un visage allongé, dit M. Charles Blanc, demande des cheveux simplement séparés sur le